

# 1

Cette fois, je le sais. J'en ai si bien la conviction que ma gorge se noue sous l'effet de la peur, que mon cœur se tord dans tous les sens avant de rompre ses amarres. Cette fois, il est trop tard.

La chaleur est insoutenable, la lumière aveuglante, la fumée étouffante.

L'alarme à incendie hurle à la mort. Pas de ces bips timides qui vous alertent face au danger, mais un mugissement qui vous dit clairement que vous êtes foutu à moins de fuir au plus vite. Je ne sais pas quand elle s'est déclenchée, je sais juste qu'il est trop tard pour échapper à la fournaise qu'est devenu le cube fermé de ma chambre. À la fumée noire et putride qui me carbonise les poils du nez et me ronge les poumons. Aux flammes orangées qui lèchent le plafond au-dessus de ma tête, dansent autour de mon lit dans une chorégraphie si bien étudiée qu'on pourrait la croire consciencieusement répétée. Les flammes se liguent contre moi, elles me crachent au visage leur ardeur sinistre en progressant inexorablement. Leur message est clair : *Cette fois, il est trop tard, Emmy.*

La fenêtre. Peut-être ai-je encore le temps de bondir de mon lit et de courir à la fenêtre en traversant la maigre partie de la chambre encore épargnée par l'incendie. Je me trouve acculée par l'ennemi qui me défie : *Vas-y, Emmy. La fenêtre, Emmy...*

J'ai bien conscience qu'il s'agit de ma dernière chance. Je refuse de réfléchir à ce qui m'attend si j'échoue, aux souffrances que je vais devoir endurer. Le feu m'agrippera dans ses serres en quelques minutes, une douleur insoutenable me tordra les entrailles, et puis les flammes réduiront en cendres mes terminaisons nerveuses et je ne sentirai plus rien. À moins de perdre connaissance avant, empoisonnée par la fumée.

Je n'ai plus rien à perdre, chaque seconde compte.

Les flammes partent à l'assaut de mon couvre-lit en flanelle à l'instant où mes pieds touchent le sol et je franchis en quatre enjambées la distance qui me sépare de la fenêtre. Un cri de panique monte de ma gorge, le même qu'à l'époque où je jouais à chat avec papa, derrière la maison, où je sentais son souffle sur ma nuque. L'épaule en avant, je me jette contre la vitre. Une vitre antichoc, sur laquelle se répercute l'écho du hurlement animal qui s'échappe de ma poitrine lorsque je rebondis sur le carreau et tombe en arrière dans le brasier. *Respire, Emmy. Ne t'inquiète pas des gaz toxiques, ne te laisse pas dévorer par les flammes. RESPIRE...*

Respirer. J'emplis longuement mes poumons.

— Putain...

Le mot, sorti tout seul, ne s'adresse à personne dans l'obscurité de ma chambre que ne traverse aucune lueur d'incendie. Un épais voile de transpiration me picote les yeux, que j'essuie à l'aide de mon T-shirt. Je ne commets pas l'erreur de bouger trop vite. Je commence par attendre que mon cœur retrouve un rythme à peu près normal, que ma respiration s'apaise. Je pose mon regard sur le radio-réveil dont les diodes rouges en bâtonnet m'indiquent qu'il est 2 h 30 du matin.

Vacherie de cauchemars. On croit avoir remporté une victoire à force de les combattre, de se convaincre que tout va mieux, de s'en féliciter. Et puis, on ferme les yeux dans le noir, on glisse dans le sommeil, et voilà que votre

cerveau vous tape gentiment sur l'épaule en vous glissant à l'oreille : *Tu sais quoi ? Tu ne vas pas mieux DU TOUT.*

Je lâche un ultime soupir avant de chercher des doigts l'interrupteur. La lumière enflamme la pièce et le feu est partout. Il tapisse les murs de ma chambre sous forme de photos, de coupures de presse, de rapports de police. Des incendies meurtriers qui ont semé la mort aux quatre coins des États-Unis : Hawthorne en Floride, Skokie dans l'Illinois et Cedar Rapids dans l'Iowa, Plano au Texas, Piedmont en Californie.

Sans oublier Peoria, en Arizona. Le pire de tous.

Cinquante-trois en tout.

Je rase les murs en les passant rapidement en revue, puis je m'assois devant mon ordinateur et j'ouvre mes e-mails.

J'ai pu répertorier cinquante-trois incendies, mais sans doute y en a-t-il eu d'autres.

Le tueur n'est pas près de s'arrêter.

## 2

*Je viens voir ce connard de Dick.* Ce ne sont pas mes paroles exactes, mais le cœur y est.

— Emmy Dockery, je souhaiterais voir M. Dickinson, s'il vous plaît.

Je n'ai jamais vu la femme coincée derrière son bureau dans l'antichambre de Dickinson. Le petit écriteau posé devant elle précise qu'elle se prénomme Lydia. Un prénom qui lui va bien, elle a tout d'une Lydia : cheveux bruns coupés court, lunettes à monture épaisse de couleur noire, chemisier en soie vieillot. Je l'imagine volontiers occupant ses loisirs à l'écriture de sonnets. Le genre à vivre entourée de trois chats, à parler de gastronomie quand elle achète un plat à emporter chez l'Indien du coin. Je sais, je ne devrais pas me montrer aussi méchante, mais ça m'énerve de découvrir un visage inconnu, de me sentir étrangère dans un lieu où j'ai sué sang et eau pendant près de neuf ans.

— Vous aviez rendez-vous avec le directeur, madame... Dockery ?

Cette pomme de Lydia m'adresse un sourire narquois. Elle sait pertinemment que je n'ai pas de rendez-vous puisque les gens de l'accueil lui ont passé un coup de fil avant de m'autoriser à monter. Elle se contente de me rappeler aimablement que je suis là parce qu'elle l'a bien voulu.

Je feins l'étonnement.

— Le *directeur*? Vous voulez dire le sous-directeur adjoint du Service de lutte contre la cybercriminalité et les crimes violents?

Il ne fallait pas me chercher.

J'attends que Lydia reprenne des couleurs. Dick ne m'aurait jamais autorisée à monter s'il n'avait pas eu l'intention de me recevoir.

Il me fait poireauter vingt bonnes minutes de façon caractéristique, mais je finis par être introduite dans le saint des saints. Des lambris sombres, des photos et des diplômes accrochés aux murs, la panoplie traditionnelle de la prétention décomplexée. Ce connard de Dick est particulièrement imbu de sa très petite personne.

Julius Dickinson, avec son bronzage à l'année et ses cheveux ramenés en arrière, ses cinq kilos de trop et son sourire cajoleur, me fait signe de m'asseoir.

— Emmy, m'accueille-t-il en affichant dans sa voix une pitié feinte que contredit le pétilllement de ses yeux.

Je le connais suffisamment pour savoir qu'il a décidé de me provoquer.

Je m'installe tranquillement en face de lui.

— Vous n'avez pas répondu à mes e-mails.

— En effet, rétorque-t-il sans même tenter de se justifier.

Pourquoi se justifierait-il? C'est lui le patron, et moi je ne suis qu'une modeste employée. Plus vraiment, d'ailleurs. Une modeste employée en disponibilité dont la carrière ne tient plus qu'à un fil, dont l'avenir dépend de l'homme que j'ai sous les yeux.

J'ai néanmoins envie de savoir.

— Avez-vous pris le temps de les lire, au moins?

Il sort de son tiroir un carré de soie avec lequel il essuie ses verres de lunettes.

— J'ai cru comprendre que vous évoquiez une série d'incendies dont vous *croyez* deviner qu'ils sont l'œuvre d'un criminel de génie bien décidé à camoufler ses méfaits en drames accidentels.

C'est à peu près ça.

— En revanche, j'avoue avoir lu *en détail* l'article paru récemment dans les colonnes du *Peoria Times*, le quotidien d'une bourgade d'Arizona, ajoute-t-il sur un ton nettement moins amène.

Il s'empare d'une coupure de presse dont il entame la lecture.

— « Huit mois après la mort de sa sœur dans un incendie, Emmy Dockery s'efforce toujours de convaincre la police locale que le décès de Marta Dockery n'est pas accidentel, mais criminel. » Ah, j'oubliais cet intéressant passage : « Le Dr Martin Lazerby, médecin légiste adjoint du service médico-légal du comté de Maricopa, insiste sur le fait que tout permet de conclure à un incendie accidentel. » Et laissez-moi vous lire ma phrase préférée. Il s'agit d'une citation du chef de la police locale : « Elle travaille pour le FBI. Si elle est aussi certaine qu'il s'agit d'un meurtre, pourquoi ne demande-t-elle pas au Bureau d'ouvrir une enquête ? »

Je choisis de ne pas répondre. Un article de merde, rédigé par un journaliste qui a pris le parti de la police sans jamais évoquer les preuves dont je dispose.

— J'en arrive à me poser des questions à votre sujet, Emmy.

Dickinson joint les mains et cherche ses mots, comme s'il s'apprêtait à chapitrer un gamin turbulent.

— Puis-je savoir si vous suivez une psychothérapie, Emmy ? Vous avez besoin d'aide. Nous serions ravis de vous voir revenir parmi nous, croyez-le bien, mais à la condition que vous alliez mieux.

Il a du mal à réprimer un sourire. Notre inimitié n'est pas récente. C'est ce connard de Dick qui m'a traînée en conseil de discipline pour *conduite inappropriée*, avec mise à pied à la clé. *Congé administratif sans solde*, pour user du jargon exact. Il me reste sept semaines à tirer avant de récupérer mon boulot. Et encore, avec une période probatoire de deux mois. Si je n'avais pas récemment

perdu ma sœur, on m'aurait probablement virée comme une malpropre.

Il connaît aussi bien que moi les véritables raisons de ma disgrâce. Il se contente de me narguer, rien de plus. Je dois conserver mon sang-froid, il serait trop content que je pète les plombs. Il n'attend que ça, de façon à expliquer à sa hiérarchie que je ne suis pas en état de reprendre mon poste.

Je n'en réagis pas moins.

— Que je me fasse soigner ou non, je pensais que ça vous intéresserait de savoir qu'un tueur en série sème la mort à travers le pays.

Il plisse les paupières et me laisse venir. Je ne serais pas là si je n'avais pas besoin de lui. Le meilleur moyen de me torturer est encore de garder un silence buté.

— Concentrez-vous sur votre guérison, Emmy, finit-il par déclarer. En attendant, laissez-nous faire notre travail.

Il répète mon prénom à tout bout de champ. Je préférerais encore qu'il me crache à la figure et me traite de tous les noms. Il le sait très bien. Ce type-là est un as de la torture à petit feu. En venant, je n'étais même pas certaine qu'il accepterait de me recevoir sans rendez-vous. Je m'aperçois que je lui manquais, il est trop heureux de me rembarrer et de me rire au nez. Je le répète, notre inimitié n'est pas nouvelle. Pour résumer la situation, ce type-là est un porc.

Je tente une dernière fois ma chance.

— Il ne s'agit pas de moi, mais d'un individu capable...

— Éprouvez-vous parfois de la colère, Emmy? Êtes-vous en mesure de maîtriser vos émotions?

Il me regarde d'un air faussement inquiet.

— Vous êtes toute rouge, vous serrez les poings. J'ai bien peur que vous ne soyez toujours pas maîtresse de vous-même. Si jamais vous éprouvez le besoin de parler, sachez que nous avons d'excellents psychologues dans la maison, Emmy.

On dirait l'une de ces pubs télé diffusées de nuit à l'intention des personnes dépendantes aux médicaments.

*Nos psychologues sont là pour vous aider. Appelez dès à présent !*

Insister ne servirait à rien. Je n'aurais jamais dû venir. C'était idiot de ma part de croire qu'il m'écouterait. C'était perdu d'avance. Je me lève, prête à m'en aller, quand sa voix résonne dans mon dos.

— Bonne chance avec votre thérapie. Nous sommes de tout cœur avec vous.

Je me retourne, la main sur la poignée de porte.

— Ce type assassine des gens dans tout le pays. Ce n'est pas comme si nous n'arrivions pas à le coincer. Nous ne savons même pas qui il est. Il n'apparaît sur aucun de nos radars.

Ce connard de Dick se contente de m'adresser un petit signe de la main en guise d'au revoir. Je claque la porte de son bureau derrière moi.



### 3

J'attends de retrouver la rue pour laisser éclater ma colère. Je ne laisserai pas à Dickinson le plaisir de me voir exploser. Pas question de lui fournir des munitions quand je voudrai retrouver mon boulot, dans sept semaines.

Il n'en manquera d'ailleurs pas. Il lui suffira de produire mes e-mails et d'évoquer la conversation que nous venons d'avoir pour apporter la preuve que je suis « obsessionnelle », et coupable du crime le plus impardonnable pour une analyste : me prendre pour un agent du Bureau en oubliant mon rôle de simple rouage à l'intérieur du système.

Je frappe violemment le volant du plat de la main à plusieurs reprises en regagnant l'Interstate 95. Non seulement ça ne sert à rien, mais je pourrais me casser un doigt.

— Trou du cul !

L'insulter à tue-tête me fait du bien. Le pire qui puisse m'arriver est de m'user les cordes vocales.

— Trou du cul ! Trou du cul !

Dickinson me tient à sa merci depuis mon passage en commission disciplinaire. Même en retrouvant mon poste, il me faudra franchir l'obstacle de cette foutue période probatoire. Au moindre faux pas, je suis fichue. Il suffit que Dickinson *m'accuse* d'un faux pas pour que je sois dans le pétrin. Quand je repense au rictus narquois qu'il arborait en me conseillant de suivre une psychothérapie. Il sait très bien que mon *problème disciplinaire* est d'avoir

osé repousser sa main chaque fois qu'il m'effleurait le genou, d'avoir refusé de dîner en ville avec lui, de lui avoir ri au nez lorsqu'il m'a proposé de m'emmener en week-end. Je n'aurais pas dû rire ce jour-là. Le lendemain matin, il mettait au point sa petite histoire et m'accusait auprès de sa hiérarchie de m'être montrée de plus en plus pressante avec lui. Un baratin bien ficelé, truffé d'adjectifs tels que *versatile* et *erratique*, et je passais en commission disciplinaire.

Trou du cul.

Reprends-toi, Emmy. Il ne me reste plus qu'à poursuivre l'enquête seule. Je ne peux tout de même pas rester les bras ballants. Je refuse de renoncer. Je suis certaine que tous ces incendies sont liés. D'un autre côté, je suis coincée. Je n'ai pas les moyens d'enquêter par moi-même et ce connard de Dick me barre la route du Bureau. Pas parce que j'ai tort, mais parce qu'il me déteste. Quelle solution me reste-t-il, sinon attendre ?

Je lève le pied de l'accélérateur, sans raison, sinon emmerder le crétin qui me colle au train avec son 4 × 4. Je tourne et retourne le problème dans tous les sens.

Il y aurait bien une solution, mais... Non, pas question, je ne peux pas.

Tant pis pour mon amour-propre, je dois tout tenter. Si mon instinct ne me trahit pas, l'incendiaire assassine avec toujours plus de maestria. Et, à part moi, personne ne soupçonne son existence.

## 4

### « Les confessions de Graham »

#### Enregistrement n° 1

Mardi 21 août 2012

Bienvenue dans mon univers. Mais pas de manières, appelez-moi Graham, je serai votre guide.

Vous ne me connaissez pas. Cet anonymat est la meilleure preuve de ma réussite. À l'instant où je m'adresse à vous, personne n'a jamais entendu parler de moi. Il n'en sera plus de même lorsque ces enregistrements seront rendus publics, le jour venu. Ce jour-là, le nom de Graham s'étalera à la une des journaux et des magazines du monde entier. On me consacrera des livres, des sites Internet, je ferai l'objet de films, on étudiera mon cas à Quantico.

Personne ne connaîtra jamais ma véritable identité. On ne saura jamais si je m'appelle vraiment « Graham ». On ne saura rien de moi, en dehors du contenu de ces enregistrements. Je vous dirai uniquement ce que je veux bien vous révéler. Vous ne saurez jamais si je vous ai tout dit, ou bien si j'ai choisi de laisser certains détails dans l'ombre. Si je vous ai raconté la vérité, ou bien si j'ai accumulé les mensonges.

Quelques détails, pour commencer. En dépit des qualités sportives dont j'ai pu faire preuve au lycée, je ne suis pas allé très loin dans mes études. J'étais bon élève, mais pas assez pour intégrer les établissements prestigieux

de l'Ivy League, ce qui m'a contraint à m'inscrire dans une université d'État. Sinon, je déteste l'oignon sous toutes ses formes, cuit ou cru. Je parle trois langues, tout en reconnaissant que mon français n'est guère glorieux. Je suis néanmoins capable de dire « Sans oignons, s'il vous plaît » dans pas moins de onze idiomes différents, le grec et l'albanais étant récemment venus enrichir ce trésor de guerre. Je préfère la variété à la musique classique ou au heavy metal, sans l'avoir jamais avoué à mes amis. J'ai couru un jour le marathon en une heure trente-sept minutes, mais je ne pratique plus de sport régulièrement. Enfin, je ne bois jamais de bière légère.

À propos : deux des informations que je viens de vous donner sont fausses.

Ce n'est pas le cas de celle-ci : j'ai tué énormément de gens. Beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Et vous ? Je ne sais d'ailleurs pas à qui s'adresse ce récit. Il peut aussi bien s'agir d'un être vivant que de l'esprit de l'une de mes victimes. D'un petit démon qui me glisse ses pensées les plus sombres à l'oreille, perché sur mon épaule. D'un profileur du FBI. D'un journaliste d'investigation plus doué que ses confrères. D'un citoyen lambda qui écouterait un jour ces enregistrements sur Internet, les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur, avide de comprendre le fonctionnement d'un tueur fou ! C'est inévitablement ce qui arrivera. Vous aurez envie de décrypter mes actes, d'établir un diagnostic, de me cataloguer dans une niche propre et rassurante. On dira que je suis devenu un monstre parce que ma mère ne m'aimait pas, ou bien à la suite d'un traumatisme majeur, ou encore à cause d'une maladie mentale soigneusement cataloguée par la psychiatrie.

Vous allez pourtant vous apercevoir que vous pourriez me croiser dans le bar du coin de la rue, me voir tailler la haie mitoyenne de la vôtre, effectuer un vol New York-Los Angeles sur le siège voisin du mien, sans même remarquer ma présence. Avec le recul, vous vous souviendrez

peut-être d'un détail bizarre. En attendant, vous ne remarqueriez rien d'anormal si je me tenais devant vous. Vous m'oublieriez aussitôt. En un mot, vous me trouveriez normal. Et savez-vous pourquoi ?

Je vous vois perplexes. C'est pourtant simple : j'excelle dans tout ce que j'entreprends. Pour cette raison, personne ne m'attrapera jamais.

*[FIN]*

## 5

Deux ans après son ouverture, la librairie du centre-ville d'Alexandria est toujours aussi pimpante, avec sa façade de brique et ses boiseries bleu pastel. Son nom, THE BOOK MAN, s'étale en lettres peintes sur la vitrine dans laquelle sont alignées les dernières nouveautés. Des livres pour enfants se mêlent aux romans du moment.

Je prends mon courage à deux mains à l'instant de pousser la porte de la librairie, pas certaine d'agir sagement. À ma décharge, j'ai peu dormi au cours des deux nuits précédentes. Une sonnette tinte joyeusement et je l'aperçois avant qu'il ne me voie. Chaussé d'une paire de mocassins, il porte une chemise à carreaux à manches courtes dont les pans flottent au-dessus d'un jean. J'ai un mouvement de recul en constatant qu'il n'est pas en costume-cravate. Une odeur de livre neuf et de café flotte à l'intérieur de la boutique. Le lieu respire la paix et la sérénité. Debout derrière son comptoir, il encaisse la vente d'une cliente lorsqu'il m'aperçoit. Il sursaute, s'empresse de sourire à la cliente en glissant un marque-page dans son sachet en plastique. L'acheteuse quitte la librairie et il s'approche. Il se plante devant moi en s'essuyant les mains sur son jean.

Autant me jeter à l'eau la première.

— Salut, Books.

— Emmy.

Sa voix, grave et ferme tout en restant douce, fait surgir une mine de souvenirs qui s'échappent du barrage

mental que je m'étais construit. La douceur est plus présente qu'avant. Sans doute parce que j'enterrais ma sœur la dernière fois que nous nous sommes vus, huit mois plus tôt. Il est venu me consoler le jour où était exposé le corps. Je ne sais même pas comment il était au courant, peut-être par ma mère. Je ne lui ai pas posé la question, mais il était là, discret, fondu dans le décor, prêt à m'aider. Books a toujours eu le don de me surprendre.

— Merci d'accepter de me voir.

— Je n'ai rien accepté du tout, tu débarques sans prévenir.

— Dans ce cas, merci de ne pas m'avoir mise dehors.

— Je n'en ai pas eu l'occasion, mais il n'est jamais trop tard.

C'est la première fois que je souris depuis des semaines. Books a l'air en pleine forme. Détendu et heureux. Salopard. Je l'aurais imaginé détruit par notre séparation.

— Tu es toujours aussi snob avec le café ?

Ma question le fait sourire à son tour. D'autres souvenirs remontent à la surface. Même à l'époque où il touchait un petit salaire de fonctionnaire, il commandait sur Internet le meilleur café italien en grains.

— Bien sûr. Et toi, toujours une emmerdeuse névrosée de première avec un cœur gros comme ça ?

La description me va comme un gant. Books me connaît mieux que personne. On sent pourtant que la conversation est forcée. Assez tourné autour du pot.

— J'ai besoin de ton aide.